



HAL
open science

Réflexions microgéographiques sur la vie quotidienne et ses limites au temps de la covid-19

Jean-Christophe Gay

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Gay. Réflexions microgéographiques sur la vie quotidienne et ses limites au temps de la covid-19. Géoconfluences, 2020. halshs-03583471

HAL Id: halshs-03583471

<https://shs.hal.science/halshs-03583471>

Submitted on 21 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réflexions microgéographiques sur la vie quotidienne et ses limites au temps de la covid-19

Jean-Christophe GAY
IAE Nice
Université Côte d'Azur

Dans notre essai sur les limites spatiales (Gay, 2016), nous proposons trois catégories anthropologiques pour les comprendre à toutes les échelles, correspondant à leurs trois fonctions. Nous distinguons ainsi les limites d'appropriation, des limites d'organisation et de protection. Nous montrons que de nombreuses limites combinaient en fait deux voire trois fonctions (fig. 1). L'épisode pandémique que nous sommes en train de vivre apporte du grain à moudre à notre réflexion sur la tomogenèse, la production de limites (Gay, 2013), à rapprocher de l'activité aphrogène (d'*aphro* « écume ») développée par le philosophe Peter Sloterdijk (2003). Par ce court texte, nous voudrions ouvrir quelques pistes qui nous semblent fructueuses.

Fig. 1

Les trois fonctions des limites

Source : J.-Ch. Gay, 2016

Les distances interpersonnelles

Depuis le début de l'épidémie, il est beaucoup question de « distanciation sociale », syntagme qui semble être la traduction de *social distancing*, que les Centers for Disease Control and Prevention (CDC), principale agence fédérale étatsunienne de santé publique, traduisent ainsi : « *also called "physical distancing," means keeping a safe space between yourself and other people who are not from your household. To practice social or physical distancing, stay at least six feet (about two arms' length) from other people who are not from your household in both indoor and outdoor spaces* (Également appelée « distanciation physique », elle signifie garder un espace de sécurité entre vous et les personnes ne faisant pas partie de votre foyer. Pour respecter la distanciation sociale ou physique, restez à au moins six pieds, soit la longueur de deux bras [environ 1,83 m, NDT], des personnes ne faisant pas partie de votre foyer, aussi bien en extérieur qu'en intérieur). » (www.cdc.gov). Le choix de cette traduction littérale est malheureux, d'abord parce qu'il utilise le terme « distanciation », qui dans son acception la plus courante signifie le rejet de relations entre les classes sociales, rendant l'expression pléonastique. Ensuite, et plus fondamentalement parce que les télécommunications actuelles permettent des relations sociales intenses même à distance. Il aurait été préférable et plus simple d'évoquer le respect des « distances physiques » ou des « distances de sécurité ».

Les situations sociales sont des situations spatiales et s'intéresser à l'espace personnel c'est prendre en compte le contexte social. Or, les modèles éthologiques ont influencé nombre d'auteurs, tel Edward Hall (1966) qui a fait de l'espace personnel une aire aux frontières invisibles entourant le corps, un territoire qui nous suit et nous protège. « Se laisser marcher sur les pieds » c'est se laisser faire, donnant ainsi une valeur concrète au verbe « empiéter », qui est le fait de déborder sur le territoire de quelqu'un avant d'être, par extension, le fait de s'arroger les droits de quelqu'un. On a assimilé cet espace personnel à une bulle, une coquille, un anneau, une aura... Ainsi Konrad Lorenz (1903-1989) affirme que « *quiconque a l'habitude de voyager par train, a pu observer que les gens de la meilleure éducation ont un comportement atroce envers les étrangers lorsque la défense territoriale de leur compartiment de chemin de fer est en jeu* » (1963, p. 270). Cet instinct de propriété est à relativiser car la distance entre les individus dépend du contexte. Plus la relation entre les partenaires est intime et plus la distance est proche : ne nomme-t-on d'ailleurs pas « proches » les parents ou amis intimes.

Dans certaines situations de crise, comme durant les épidémies, ces distances interpersonnelles sont régulées par la loi et les États. Mais ce ne sont pas les seules. Par exemple, aux États-Unis, les protestations contre l'avortement devant les cliniques qui le pratiquent ont donné lieu à un arrêt important de la Cour suprême en 2000 (*Hill v. Colorado*), appelée « *bubble law* », parce que cette loi crée deux bulles. La première (*fixed buffer zone*) trace virtuellement une zone de 100 pieds (30,54 m) entre les manifestants et les entrées des cliniques, pour protéger les docteurs et les patientes, harcelés par les *sidewalk counseling* (conseils de trottoir), une stratégie des militants anti-avortement qui cherchent par le dialogue et d'autres moyens de pression à faire revenir sur leur position les femmes qui souhaitent se faire avorter et les praticiens qui font ces interruptions volontaires de grossesse. La seconde (*floating buffer zone*) est de huit pieds (2,44 m) et interdit toute pénétration de manifestants, peu importe l'objet de leur action, dans la bulle mobile entourant les personnes ou leur véhicule entrant dans la clinique (Mitchell, 2005, p. 78-79).

Durant les crises sanitaires du SRAS et de la grippe A, on a vu les pouvoirs publics et les institutions prendre des mesures et donner des conseils sur les bonnes distances à respecter entre les individus. Par exemple, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) recommandait en 2009 de se tenir à plus d'un mètre des personnes présentant les symptômes de la grippe H1N1 ou d'éviter de se trouver dans des lieux bondés. Cette distance est celle qui a été retenue par la France, mais aussi par la Chine, le Danemark ou Singapour, alors que d'autres pays ont opté pour des distances plus importantes lors de la pandémie de la covid-19. En Australie, en Belgique, en Grèce, en Allemagne, en Espagne, au Portugal ou à Monaco on conseille de se tenir à au moins 1,5 m des autres. En Suisse, en juin 2000, cette distance a été ramenée de 2 m à 1,5 m. Aux États-Unis, unité impériale oblige, elle est de six pieds (1,83 m). Pour rendre plus concrètes ces distances et surtout pour apporter une dose d'humour dans une période tragique, différents équivalents locaux ont été trouvés, comme un alligator en Floride ou sept pan bagnats à Nice (cf. notre texte sur la pandémie de la covid-19 en outre-mer). Toute une série de marquages au sol (lignes, cercles, croix...) ont été peints pour matérialiser ces distances.

Si de nombreux États ont donc décidé, par sécurité, de rajouter quelques décimètres aux recommandations de l'OMS, la question de la densité d'occupation de certains lieux a fait l'objet de choix de la part des autorités locales, comme les plages où les règles d'usage et de dispersion des baigneurs, telles que décrites par N. Ashcraft et A. Schefflen (1976) ou par

P. Haggett (2001) ont été modifiées. Après la phase des « plages dynamiques » en début de confinement en France, c'est-à-dire l'utilisation de la plage uniquement comme lieu de déambulation ou d'accès à l'eau avec bannissement de la présence statique, différents dispositifs sont apparus pour inciter à un espacement important avec notamment des sacs posés sur les galets de la plage de Camporosso (fig. 2). Les jauges des salles ont été revues à la baisse à partir de surfaces minimales d'occupation découlant des distances de sécurité définies. En France, une surface minimale de 4 m² doit permettre de garantir une distance minimale d'un mètre autour d'une personne, dans toutes les directions. Dans un État fédéral comme l'Australie, la figure 3 montre la diversité des règles dans les huit États fédérés et territoires du pays, avant le reconfinement du Victoria début juillet 2020.

Figure 2

Repères d'espacement sur une plage de Camporosso (Ligurie, Italie)

Source : M. Gay, juillet 2020

Figure 3

Les restrictions liées à la covid-19 en Australie au 1^{er} juin 2020

Source : 9 News

Le masque et d'autres limites

Nous faisons appel à de multiples microlimites au quotidien. Il faut se protéger de diverses manières, en se vêtant, en construisant des abris, des tentes, des huttes, des maisons, des clôtures ou en utilisant des armures. La science-fiction a imaginé des exosquelettes. Les boucliers d'antan sont maintenant biologiques ou thermiques. Les vêtements viennent en renfort de notre peau et prêtent main forte à un corps conçu à l'époque classique comme une enceinte close, avec ses vigiles sensibles que sont nos sens (Vigarello, 2014, p. 35-36), mais néanmoins poreuse. Leur évolution et leur diversité reflètent le souci de se protéger du chaud, du froid, du sec ou de l'humide et l'appréciation sociale de ces éléments naturels. Mais face aux épidémies, les sociétés ont dû concevoir d'autres dispositifs avec les connaissances qu'elles avaient sur l'origine du mal. Face à la recrudescence de la peste, du XVI^e au début du XVIII^e siècles, il a fallu s'organiser pour lutter contre cette « haleine du diable », ces « vapeurs vénéneuses » remontant des enfers et provoquées par la colère de Dieu. On s'est par exemple barricadé. Rappelons-nous que pour se protéger de la peste en 1720-1722, les Comtadins construisirent une muraille de 27 km de long, de près de 2 m de haut et 60 cm de large. Ce « mur de la peste » fut hélas inefficace et entre un cinquième et un quart de la population du Comtat Venaissin mourut. À une échelle plus fine et plus couramment on a utilisé des barrières olfactives avec des parfums utilisés pour repousser les exhalaisons putrides annonçant le danger. On portait ainsi des cuirasses et des casques odorants (Muchembled, 2017, p. 197) formant une bulle invisible autour des individus. Le costume du médecin de peste n'en est qu'une variante. Enrobé d'odeurs prophylactiques contre les miasmes, il se veut être totalement hermétique avec ses gants, ses lunettes, sa tige pour toucher ou repousser les malades et son masque en forme de bec d'oiseau (voir article *Géoconfluences*).

Si l'épidémie de SIDA a fait du préservatif un objet usuel, la plus fine des protections que l'on met sur la peau, le masque est devenu le symbole de la lutte épidémique à partir du XX^e siècle. La découverte des microbes au XIX^e siècle, l'épidémie de peste qui arrive en Mandchourie en 1910 ainsi que celle de la grippe espagnole de 1918-1919, sont à l'origine des masques tels que nous les connaissons aujourd'hui. Mais si les sociétés occidentales n'ont pas gardé la mémoire de cette grippe, il n'en va pas de même au Japon, où l'on utilise couramment les masques de protection depuis celle-ci et le tremblement de terre de Tokyo de 1923. Mais les débats que son port obligatoire a généré démontrent son autre fonction, organisationnelle celle-ci.

En français ou en anglais, l'usage d'un même mot pour les évoquer cache cette ambivalence. En chinois, les deux fonctions ne sont pas confondues : le masque de théâtre ou de déguisement s'appelle 面具=面 (visage) + 具 (outil). C'est un objet pour changer d'identité, se cacher, être un autre. Il doit couvrir tout le visage ou au moins la moitié du visage. Le masque contre les maladies s'appelle 口罩=口 (bouche) + 罩 (couverture), en cohérence avec les œillères (眼罩=眼 yeux + 罩 couverture) ou les cache-oreilles (耳罩=耳 oreilles + 罩 couverture). Il en va de même en japonais, avec le 覆面 (*fukumen*) qui sert à masquer son identité et qu'on utilise pour des masques à braqueurs ou pour désigner des vitres fumées de voiture. Il y a aussi le 仮面 (*kamen*) qui est le masque de festival, le 仮 (*ka*) renvoyant à quelque chose de temporaire, un moment où l'on a une autre identité. Enfin, pour les masques chirurgicaux que l'on porte depuis la pandémie, c'est le *katakana masuku* マスク qui l'emporte dans l'usage quotidien.

Le masque synonyme de frasques libertines et celui du soignant relèvent de deux principes tomogènes différents. Celui-là renvoie à un souci d'organisation ou de désorganisation du monde par la dissimulation ; celui-ci découle d'un souci de protection par la barrière constituée par le tissu. De la sorte, la controverse autour de l'obligation du port du masque dans certains lieux pendant la pandémie de la covid-19 alors que la loi de 2010 interdit « *le port de cagoules, de voiles intégraux (burqa, niqab...), de masques ou de tout autre accessoire ou vêtement ayant pour effet de dissimuler le visage* » et que la loi anticasseurs de 2019, résultant du mouvement des « Gilets jaunes », crée « *un délit de dissimulation volontaire du visage* », tient dans le fait que le français ou l'anglais nomme de la même façon des objets aux fonctions très différentes, mais qui peuvent interagir. On peut faire l'hypothèse que l'usage marginal du masque en Occident avant la pandémie de la covid-19 et son dénigrement tiennent dans le fait que l'importance du visage croît à l'aune de la place des individus dans la société. Plus celle-ci serait forte et plus masquer son visage aurait des conséquences sur les relations sociales.

Si le port du masque apparaît comme une protection efficace et une forme de politesse quand on est malade en Asie orientale, où l'on peut évoquer une véritable culture du masque (figure 4), il est synonyme de duperie en Occident. L'expression « jeter le masque » signifie se montrer sous son vrai jour. Erving Goffman démontre que la vie publique contraint de porter un masque virtuel que nous ôtons lorsque nous revenons à notre domicile (Goffman, 1967, p. 118). La domination masculine dans certaines sociétés impose aux femmes de se couvrir, parfois complètement, car la manifestation des signes de la féminité, telle que la chevelure, fait surgir des tensions dans des sociétés organisées autour d'un autocontrôle des pulsions différent des sociétés occidentales (Elias, 1939). Plus positivement, Roger Caillois avait sous-titré « le masque et le vertige » son maître ouvrage *Les Jeux et les hommes* (1958), dans lequel il montre pour les jeux de simulacre et de vertige

que l'extase, les trances, les ivresses et les masques sont des éléments essentiels de la fête et de l'existence collective.

Figure 4

Dans le métro de Tokyo (Japon) avant l'état d'urgence sanitaire déclaré le 7 avril

Source : J.-Ch. Gay, 29 février ~~mars~~ 2020

D'innombrables microlimites sont apparues dans notre quotidien avec cette pandémie, comme ces rubans de balisage ou Rubalise® qui sont venus condamner certains espaces pour éviter la promiscuité ou l'usage d'équipements à risque, ainsi que séparer les flux de piétons ou de clients. Le polyméthacrylate de méthyle (PMMA), plus connu sous le nom de Plexiglas®, a vu sa production bondir. Les usines fonctionnent à plein régime depuis deux mois. Les fabricants sont débordés, les délais de livraison se sont fortement allongés et la pénurie s'est installée, au point de proposer des produits légèrement colorés. Ce polymère est désormais partout présent dans les espaces collectifs, qu'ils soient privés ou publics (bureaux, services publics, cantines, pharmacies, etc.). Il est le principal matériau des visières antiprojections (*face shields*) et des masques transparents portés par certains soignants, commerçants ou serveurs. Il vient en urgence équiper les *open spaces* et se rajouter aux Hygiaphones, nom déposé en 1965, mais dispositif né lors de l'épidémie de grippe de 1945 qui contamina nombre d'agents de la SNCF, et qui contraignit cette dernière à rechercher une solution pour protéger ses guichetiers, suivie par les PTT. À ces raisons sanitaires sont venues se rajouter des raisons sécuritaires quelques décennies plus tard. Cette installation munie d'un film vibrant, qui laisse passer le son mais pas les microbes, a connu son heure de gloire des années 1960 aux années 1980. Jadis synonyme d'une bureaucratie déshumanisée (cf. la chanson *Hygiaphone* du groupe Téléphone en 1978), elle n'a jamais été autant désirée. Le groupe Fichet qui le fabrique reconnaît une très forte augmentation de la demande (+ 40 % entre mars et mai) pour ce produit vieillissant tombé en désuétude avant que la ~~le~~ covid-19 ne lui offre une nouvelle vie, dans les mairies ou les bureaux de poste notamment.

Figure 5

Dans un grand magasin de la Côte d'Azur

Source : J.-Ch. Gay, juillet 2020

La revanche de l'automobile

Avec la pandémie, les transports publics sont devenus anxieux. L'obligation du port du masque et la promiscuité font du TGV, du train de banlieue, du bus, du tramway ou du métro des lieux de grande vigilance sanitaire. Ces espaces clos et collectifs inquiètent et plus de deux mois après la fin du confinement ils sont encore loin d'avoir retrouvé leur fréquentation habituelle. Cette désaffection n'est peut-être que passagère, mais elle témoigne d'une certaine défiance au profit de l'automobile, qui semble être la grande gagnante pour le moment de la pandémie. Encombrante, polluante et gourmande en

énergie fossile, cette dernière n'a pas la faveur des défenseurs de l'environnement, qui se sont lancés dans une guerre aux véhicules à moteur diesel et aux SUV, l'abréviation de *Sport Utility Vehicle*.

On en oublierait que l'automobile est aussi synonyme de liberté, d'intimité et de sécurité. N'est-elle pas une cage de Faraday dans laquelle on peut se réfugier en toute tranquillité en cas d'orage ! Plus ordinairement, elle est une sorte de cocon ou de bulle, vécue comme un lieu sûr ou un sanctuaire (Fraine *et al.*, 2007, p. 208). Elle est le premier habitacle de l'intimité de l'adolescent depuis plus d'un demi-siècle aux États-Unis où, précocement grâce aux *drive-in*, on peut y manger ou voir un film sans en sortir. Elle est le théâtre des premiers flirts dans ces lieux réservés aux amoureux que l'on nomme *lover's lane*. En Italie du Sud, c'est le lieu fréquent de moments de tendresse et d'amour des jeunes couples en quête de sexualité mais sans appartement, en raison de la décohabitation familiale tardive, dans un contexte de crise économique chronique et de chômage touchant plus de 40 % des jeunes dans le Mezzogiorno. Selon Durex, les Italiens seraient les champions du monde de l'amour en voiture : 82 % d'entre eux ont déclaré y avoir eu des relations charnelles, contre 52 % des Français et 24 % des Japonais (2005 *Global Sex Survey results*, p. 19). La via Manzoni à Naples est devenue la « *strada dell'amore* » avec ces files de véhicules stationnés calfeutrées à l'aide de feuilles de journaux (Alison, 2012).

Le « *drive* » s'est démultiplié avec la pandémie. Il a pris de l'ampleur dans le commerce alimentaire, où il avait déjà fait ses preuves avec la vente en ligne. Il est apparu également dans le secteur non-alimentaire (bricolage, ameublement...). Les centres de dépistage à la ~~au~~ covid-19 se sont multipliés, notamment en formule *drive*. On reste aussi dans son véhicule pour d'autres services *drive* comme ceux que proposent les médiathèques et les bibliothèques. Après un effondrement des ventes d'automobiles, celles-ci repartent fortement, dopées par les aides des États. L'engouement pour les résidences secondaires et la quête d'une résidence principale en dehors des villes, à la suite du confinement, laissent présager un bel avenir à cette unité véhiculaire qui fait partie des territoires de notre moi. Elle semble nous protéger des maladies que nos concitoyens propagent, à la différence des transports collectifs qui les mettent en commun. Dans un monde du « sans contact », l'automobile renforce nos limites individuelles et rassure.

Je remercie Ran Zhao (université de Ningbo) et Sophie Buhnik (Institut français de recherche sur le Japon, Maison franco-japonaise, Tokyo) pour leurs éclairages sur les mots chinois et japonais signifiant « masque ».

Bibliographie

Alison I., 2012, « Park and Ride: Young Italians are reviving the once popular pastime of car sex », *The Independent*, 28.1.12.

Ashcraft N. et Schefflen A. E., 1976, *People Space. The Making and Breaking of Human Boundaries*, Garden City (New York), Anchor Press.

Caillois R., 1958, *Les Jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, Paris, Gallimard.

Elias N., 1939, *Über den Prozess der Zivilisation* (tome 1), trad. française, 1973, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.

- Fraine G. *et al.*, 2007, « At home on the road? Can drivers' relationships with their cars be associated with territoriality? », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 27, n° 3, p. 204-214.
- Gay J.-Ch., 2013, « Les traversées du quotidien. », *EspacesTemps.net* [En ligne], mis en ligne le 23 septembre 2013. URL : <https://www.espacestemp.net/articles/les-traversees-du-quotidien/>
- Gay J.-Ch., 2016, *L'Homme et les limites*, Paris, Anthropos/Economica.
- Goffman E., 1967, *The Presentation of Self in Everyday Life*, trad. française, 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- Haggett P., 2001, *Geography. A Global Synthesis*, Londres, Prentice Hall.
- Hall E. T., 1966, *The Hidden Dimension*, 1971, trad. française, *La Dimension cachée*, Paris, Le Seuil.
- Lorenz K., 1963, *Das sogenannte Böse zur Naturgeschichte der Agression*, 1969, trad. Française, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion.
- Mitchell D., 2005, « The S.U.V. model of citizenship: floating bubbles, buffer zones, and the rise of the "purely atomic" individual », *Political Geography*, vol. 24, p. 77-100.
- Muchembled R., 2017, *La Civilisation des odeurs*, Paris, Les Belles Lettres.
- Sloterdijk P., 2003, *Schäume. Sphären III*, 2005, trad. française, *Écumes*, Paris, Hachette.
- Vigarello G., 2014, *Le Sentiment de soi. Histoire de la perception du corps*, Paris, Le Seuil.